



Gallmeister







TOM ROBBINS est peut-être né en 1936 en Caroline du Nord, mais rien n'est moins sûr. Il a passé son enfance à parcourir librement les montagnes de la région, au milieu des conteurs, des gitans et des charmeurs de serpents. Autant de personnages qui nourriront son imagination d'écrivain. Après avoir passé cinq ans dans l'armée, en Corée, il a été démobilisé et a repris ses études, travaillant dans la peinture, la musique et l'art dramatique pour finalement devenir journaliste. Considéré comme l'un des pères de la culture pop et qualifié d'"auteur le plus dangereux du monde", il a écrit huit romans, tous des best-sellers traduits dans une quinzaine de pays, dont le céléberrissime *Même les cow-girls ont du vague à l'âme*, porté à l'écran par Gus Van Sant, *Comme la grenouille sur son nénuphar* et *Un parfum de jitterbug*. Il vit près de Seattle.

Féroces infirmes retour des pays chauds

Un sacré courant d'air, un bain d'oxygène. Un traitement écologique à l'usage de l'humanité.

LE CANARD ENCHAÎNÉ

Sa prose a tellement de classe qu'on en a les neurones éblouis. Sa capacité d'invention est telle qu'on se dit qu'il devrait donner des cours à tous les jeunes romanciers.

LE POINT

Absurde, loufoque, vicieux, rythmé, outrageux et irrésistiblement drôle, cet énorme roman d'aventures en Technicolor à l'intrigue joyeusement tarabiscotée forme à coup sûr l'une de nos plus attachantes lectures de ces derniers temps.

CHRONIC'ART

Tom Robbins a une vision des choses qui éblouit l'esprit. C'est un conteur de toute première catégorie.

THOMAS PYNCHON



DU MÊME AUTEUR

Comme la grenouille sur son nénuphar, Gallmeister, 2009.

Une bien étrange attraction, Gallmeister, 2010.

Même les cow-girls ont du vague à l'âme, Gallmeister, totem, 2010.

Un parfum de jitterbug, Gallmeister, 2011.

féroces infirmes retour des pays chauds



totem

tom robbins
féroces infirmes
retour des pays chauds

Traduit de l'américain
par François Happe

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

Gallmeister



Titre original: *Fierce Invalids Home From Hot Climates*

Copyright © 2000 by Tom Robbins

This translation is published by arrangement with The Bantam Dell Publishing Group,
a division of Random House, Inc.

© Éditions Gallmeister, 2012, pour la traduction

ISBN 978-2-35178-515-7

ISSN 2105-4681

t o t e m n°15

Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

Pour Rip et Fleet et le Capitaine Kirk



Je veux Dieu, je veux de la poésie,
Je veux du danger, je veux de la liberté,
Je veux de la bonté, je veux du péché.

ALDOUS HUXLEY



PREMIÈRE PARTIE

*Parfois nus
Parfois fous
Érudits ici
Ignorants là
Ainsi apparaissent-ils sur terre :
Les hommes libres.*

POÈME HINDOU



Lima (Pérou) *Octobre 1997*

LE PERROQUET NU ressemblait à un fœtus humain greffé sur un poulet casher. Il était tellement vieux qu'il avait perdu jusqu'à la dernière de ses plumes, y compris son duvet, et au travers de sa peau grenue qui semblait atteinte de la jaunisse transparaissait un réseau de veines bleues caoutchouteuses.

— Pathologique, murmura Switters en pensant, non pas simplement au perroquet, mais à toute la scène, y compris à la vieille femme ratatinée à qui l'oiseau emboîtait obstinément le pas partout où elle allait dans la villa obscure.

Les griffes rugueuses du perroquet faisaient un raclement sec en cherchant un appui sur le carrelage de terre cuite, et lorsqu'il perdait l'équilibre, comme cela lui arrivait régulièrement, et dérapait sur quelques centimètres, le volatile poussait un cri rauque si faible et si chevrotant qu'on aurait pu croire qu'il était en train de se faire peloter par l'Étrangleur de Boston. À chaque cri rauque, la vieille bonne femme faisait claquer sa langue, mais il était impossible de dire si c'était par sympathie ou par agacement, car elle ne se retournait jamais vers son fidèle petit compagnon, allant sans raison apparente d'un meuble ancien à l'autre dans sa robe noire informe.

Switters faisait mine d'apprécier, mais au fond de lui il trouvait ce spectacle répugnant, et ce d'autant plus que Juan Carlos, qui se tenait près de lui sur la terrasse à regarder aussi à travers les vitres de la veuve, arborait un large sourire de satisfaction et de fierté. Switters donna une tape sur les

tom robbins

moustiques qui lui perforaient le torse, maudissant jusqu'au dernier les poils de la main du Destin qui l'avait expédié dans cette foutue Amérique du Sud bien trop... ardente à son goût.

Boquichicos (Pérou) *Novembre 1997*

ATTIRÉ PAR LA LUMIÈRE qui filtrait par les persiennes, un papillon de nuit géant venait frapper contre les volets avec la force d'une tempête. Tandis qu'il attendait que les porteurs remontent du fleuve avec ses bagages, Switters l'observait, fasciné. Ce n'était pas un papillon de jour, c'était certain. C'était une créature de la nuit, et elle en possédait le mystère.

Les papillons de jour étaient délicats et avaient des ailes arachnéennes, mais celui-ci était lourd et fort. Ses ailes pesantes étaient poudrées comme le visage d'une vieille actrice. Les papillons de jour étaient censés être insoucians, les papillons de nuit étaient esclaves d'une virulente obsession. Les papillons de jour semblaient inoffensifs, les papillons de nuit avaient quelque chose... d'érotique. Leur poussière était de nature sexuelle. Leur spasme était un spasme sexuel. Tout à coup, Switters porta la main à sa gorge en gémissant. Il gémit parce qu'il venait de prendre conscience de la ressemblance frappante entre un papillon de nuit et un clitoris ailé.

Ardente.

Des grognements lui parvinrent du sentier derrière lui, et Inti émergea de la forêt, portant avec une certaine inquiétude le sac de voyage en croco de Switters. Un instant plus tard, les deux autres porteurs apparurent avec le reste de ses bagages. S'il voulait reconsidérer son installation à l'Hôtel Boquichicos, c'était le moment. Il redoutait ce qu'il risquait de trouver derrière ces volets fermés et ces portes à écran antimoustiques, mais il fit signe aux porteurs de le suivre à l'intérieur.

tom robbins

— Allons-y. Cette bestiole... (De la tête, il désigna le papillon de nuit géant qui, bien que battant des ailes tant et plus, ne parvenait pas pour autant à agiter ce bouillon vert fumant qui, souvent, remplace l'air en Amazonie.) Cette bestiole me donne des idées... (Switters savait qu'Inti ne comprenait pas plus d'une dizaine de syllabes simples en anglais, pourtant, il hésita à prononcer le mot.) Cette bestiole me donne des idées *lubriques*.

Centre de la Syrie *Mai 1998*

GRIMPANT PÉNIBLEMENT en direction du djebel el Qazaz sous une pluie de fin de printemps, les nomades étaient trempés et avaient presque le vertige. Derrière eux, à des altitudes moins élevées, l'herbe jaunissait et se flétrissait déjà – de quoi alimenter non pas les troupeaux, mais les feux de prairie; plus loin devant eux, il n'était pas impossible que les cols fussent encore bloqués par la neige. Toutefois, quelles qu'aient été les inquiétudes du groupe, elles furent emportées par l'averse. Dans un tel pays, l'humidité porte un autre nom : l'espoir.

Les moutons et les chèvres semblaient aussi s'en réjouir et avancer d'un sabot plus léger, même si, de temps en temps, l'un ou l'autre faisait une pause pour secouer les gouttes de pluie de sa robe, énergiquement, avec raideur, ce qui lui donnait l'allure d'une effeuilleuse intimidée. Leur museau noir, brillant comme du cuir sous la pluie, était pointé – moins en signe d'obéissance envers leurs gardiens que par un instinct migratoire plus vieux que l'humanité – vers de lointains pâturages.

Switters était l'un des quatre hommes – le khan, le fils aîné du khan, un guide expérimenté et lui-même – qui voyageaient à cheval en tête du cortège. Les autres suivaient à pied. Cela faisait presque une semaine qu'ils cheminaient, de l'aube jusqu'au crépuscule.

Avant de commencer leur lente ascension, à trois kilomètres en arrière, ils étaient passés devant une grande enceinte, probablement une oasis entièrement entourée d'un haut mur de terre. Des branches d'arbres fruitiers dépassaient du mur et

le parfum des fleurs d'oranger exaltait l'odeur déjà enivrante de la pluie. Switters avait cru entendre, à l'intérieur de l'enceinte, le doux écho de jeunes filles riant aux éclats. Quelques-uns des jeunes hommes du groupe avaient dû l'entendre également, car ils avaient tourné la tête et jeté un regard mélancolique en direction du camp lointain.

Ils avaient poursuivi leur route. C'est ce que font tous les nomades. Droit devant. Le bât et les bêlements.

Mais Switters avait du mal à se sortir cette mini-oasis de l'esprit. Quelque chose dans cet endroit (ses murs mystérieux, sa végétation luxuriante, l'indication sonore de la présence de jeunes femmes s'éclaboussant sous la pluie) avait frappé son imagination et continuait à peser sur elle avec une telle force qu'il finit par annoncer à ses hôtes son intention de rebrousser chemin pour voir de quoi il retournait. On pourrait dire qu'ils en furent choqués, mais sa simple présence parmi eux était déjà en elle-même si extraordinaire qu'ils étaient partiellement immunisés contre toute stupéfaction supplémentaire.

Le khan secoua la tête, et son fils aîné, qui parlait assez bien l'anglais, s'y opposa :

— Ah, monsieur, impossible de faire demi-tour. Les troupeaux...

Switters, qui parlait assez bien l'arabe, l'interrompt pour préciser qu'il voulait y aller seul.

— Mais, monsieur, répondit le fils aîné, se triturant les mains et plissant le front jusqu'à le faire ressembler à un couvercle de boîte de sardines enroulé, le cheval. Nous n'avons que ces quatre-là, vous voyez, et nous...

— Non, non, mon bon ami. Rassurez votre papa, je n'avais nullement l'intention de partir avec son beau canasson. Maintenant il peut dire à son deuxième fils de sauter en selle, et le voilà débarrassé d'un fardeau.

— Mais, monsieur...

— Moi, je vais juste filer là-bas dans mon vaisseau spatial. Si vous voulez bien me le préparer, les gars.

D'un signe de la main, le khan fit arrêter la colonne. À cet instant précis, la pluie s'arrêta également. Deux hommes du clan vinrent détacher le fauteuil roulant de Switters fixé derrière la selle, puis, après l'avoir déplié, ils le posèrent sur une portion de terrain raisonnablement horizontale et mirent le frein. Ensuite, ils l'aidèrent à descendre de cheval et l'installèrent délicatement sur le siège. Ayant attaché son sac de voyage en croco au dos du fauteuil, ils placèrent sur ses genoux son ordinateur, son téléphone satellite et son pistolet Beretta 9 mm personnalisé, chaque objet étant enveloppé séparément dans un sac poubelle en plastique.

On se fit des adieux alambiqués, après quoi, les nomades restèrent là de longues minutes, remplis de ce qui était ni plus ni moins une crainte mêlée d'admiration, observant Switters qui manœuvrait son fauteuil roulant laborieusement, de manière incertaine (mais tout en chantant), parmi les rochers impitoyables et les sables redoutables d'un paysage aux promesses si rudes que l'entrapercevoir eût suffi à faire se précipiter un poète romantique chez un psy ou un promoteur sur le gin.

Lentement, Switters se fondit dans le désert.

On aurait dit qu'il chantait *Send in the Clowns*.

Cité du Vatican

Mai 1999

LE CARDINAL ORDONNA À SWITTERS et son groupe de faire la queue en file indienne. Il expliqua que le sentier du jardin était étroit et, de plus, s'approcher en masse de Sa Sainteté serait inconvenant. Switters devait prendre la tête. Si on ne lui avait pas confisqué son arme au dernier contrôle de sécurité, peut-être aurait-il insisté pour fermer la marche, mais maintenant cela n'avait plus d'importance.

En raison de son "infirmité", Switters ne devait pas se sentir obligé de s'agenouiller en arrivant devant le siège du pontife, avait généreusement concédé le cardinal. Switters se demanda s'il était tout de même censé baiser l'anneau papal. Je veux bien bécoter cette bague, se dit-il, mais à une seule condition : qu'ils étalent une miette de haschich dessus, ou bien qu'ils la barbouillent de jus de minou ou de sauce red-eye*.

En pensant à cela, il se souvint d'une actrice qu'il avait connue autrefois et qui, pour inciter un petit terrier à la suivre partout au long d'une scène qu'elle tournait, avait dû faireagrafer des morceaux de foie de veau cru sur les semelles de ses chaussures à talons aiguilles.

La pensée de ce terrier aimanté par des escarpins appâtés à la viande lui rappela alors ce vieux perroquet déplumé qui se dandinait derrière sa maîtresse dans une banlieue de Lima

* Sauce à base de graisse de porc, spécialité du sud des États-Unis. (Toutes les notes sont du traducteur.)

bien des mois auparavant – et, l'espace d'un instant, Switters se retrouva au Pérou. C'est ainsi que l'esprit fonctionne.

C'est ainsi que l'esprit fonctionne : le cerveau humain est génétiquement enclin à l'organisation, mais s'il n'est pas étroitement contrôlé, il va associer un fragment d'image mentale à un autre sous le prétexte le plus futile et de la façon la plus libre, comme si l'association créative lui procurait une sorte de plaisir organique sans égard pour la logique ou la chronologie.

Bon, il semblerait que, de façon tout à fait involontaire, le début de cette histoire en prose imite en partie le fonctionnement de l'esprit. Quatre scènes se sont déroulées en quatre endroits différents, à quatre moments différents, à des mois d'écart pour certaines, à des années pour d'autres. Et s'il est vrai qu'elles respectent l'ordre chronologique et comportent un élément qui les relie (Switters), et si le mode narratif se situe bien loin de la technique du courant de conscience qui fait de *Finnegans Wake* le livre à la fois le plus réaliste et le plus illisible jamais écrit (illisible *précisément* parce qu'il est si réaliste), il n'en reste pas moins, hélas, que ce qui précède ne constitue probablement pas la façon la plus efficace dont un récit digne de ce nom devrait se dérouler – pas même en ces temps où certains signes donnent à penser que le monde s'éveille de sa transe linéaire, de la conception dangereusement restrictive qu'il a de lui-même en tant que véhicule historique descendant poussivement une rue à sens unique conduisant à une destination apocalyptique prédéterminée.

Désormais, cette histoire va se remettre en ordre à un point de départ acceptable (dans un récit, tout début est quelque peu arbitraire, et celui qui suit ne fait pas exception), à partir duquel elle se développera d'une manière prétendument temporelle, évitant l'influence capricieusement digressive de l'esprit en liberté et ne s'arrêtant que de temps en temps, ici pour flairer quelques adjectifs, et là pour botter quelque derrière.

Cette nouvelle méthode devrait rendre inutiles les titres de chapitres (ceux qui indiquent la date et l'endroit), ils seront

tom robbins

donc, dorénavant, supprimés. Toutefois, si le chapitre suivant *devait* avoir un titre, ce serait :

Seattle
Octobre 1997

C'EST PAR UN SAMEDI MATIN affublé d'une barbe de brume, livide comme un vampire et frais comme un aspic de palourde, que Switters se présenta chez sa grand-mère. Revenant de l'aéroport, il s'était arrêté au marché couvert de Pike Place pour y acheter un bouquet de chrysanthèmes dorés, ainsi qu'une citrouille de taille moyenne. Maintenant, il lui fallait jongler avec ces objets de façon à se libérer une main pour pouvoir remonter le col de son imperméable et se protéger des minuscules dents du crachin qui le mordillaient. Il avait par ailleurs acheté une capsule d'écstasy à un marchand de poissons branché de sa connaissance, et tandis qu'il s'avançait vers l'élégante demeure, après avoir garé sa voiture de location, il parvint à la mettre dans sa bouche et à l'avalier sans le concours d'un quelconque liquide. Elle avait le goût de morue.

Il donna un coup sur la sonnette. Après un court instant, la voix de sa grand-mère grésilla dans l'interphone.

— Qui est-ce ? Qu'est-ce que vous voulez ? Vaudrait mieux que ce soit intéressant.

Elle avait quatre-vingt-trois ans, mais elle refusait d'avoir une bonne, bien qu'elle en eût les moyens.

— C'est moi, Switters.

— Qui ?

— Switters. Ton p'tit préféré. Appuie sur le bouton, Maestra, que je puisse entrer.

— Hé-hé ! "P'tit préféré", dans tes rêves, peut-être. Est-ce que tu viens les bras chargés de cadeaux ?

— Absolument.

Il entendit le dé clic électronique de la gâche libérant la porte.

— J'arrive, Maestra. Prépare-toi.

— Hé-hé!

Alors que Switters avait moins d'un an, sa grand-mère s'était plantée devant sa chaise haute, ses mains sur des hanches encore superbes :

— Voilà que tu te mets à baragouiner comme un de ces foutus disc-jockeys, lui avait-elle dit. Bientôt, tu vas utiliser un nom pour m'appeler, alors que ce soit bien clair : il n'est pas question que tu m'insultes en utilisant un de ces mots ringards commençant par G, tels que grand-mère ou granny ou grand-maman ou autre, tu comprends ? Et si *jamais* tu m'appelles mamie ou mémé ou mémère – ou mamoune ou bonne maman ou maminette –, je te flanque une baffe sur ta mignonne petite bouille. Je sais parfaitement qu'il est naturel pour les marmots du genre humain de produire des sons en M suivis de douces voyelles en réaction au stimulus maternel, et si tu éprouves le besoin primaire de me gratifier d'un truc de ce genre, alors ce sera "*maestra*". Maestra. Compris ? C'est le féminin du mot italien qui signifie "maître" ou "professeur". Je ne sais pas si je t'enseignerai jamais quelque chose qui vaille la peine et, bon sang, tu peux me croire, je n'ai aucune envie d'être le maître de qui que ce soit, mais au moins, maestra, ça a de l'allure. Essaie de le répéter.

Une année plus tard, alors qu'il avait deux ans, l'enfant s'était approché de sa grand-mère d'un pas décidé, il l'avait clouée de ses yeux verts déjà féroce ment hypnotiques et, les mains sur les hanches, il lui avait dit d'un ton autoritaire :

— Appelle-moi Switters.

Maestra l'avait observé un moment, s'interrogeant sur cette soudaine identification avec un nom de famille pas plus illustre que ça, puis elle avait finalement hoché la tête.

— Très bien, avait-elle répondu. C'est d'accord.

Sa mère avait continué à l'appeler Mon Petit Patapouf. Mais pas très longtemps.



Comme Maestra n'était pas dans le vestibule pour l'accueillir, Switters parcourut tout le rez-de-chaussée à sa recherche. Il n'était pas venu dans cette maison depuis près d'un an, mais elle était telle qu'il se la rappelait : simple, élégante et impeccable (Maestra faisait appel à une entreprise de nettoyage qui intervenait deux fois par semaine ; quant à ses repas, elle se les faisait livrer par un restaurant chinois et par une pizzeria), ce qui formait un contraste frappant avec les baraques minables dans lesquelles la progéniture de Maestra – et la progéniture de sa progéniture – avait souvent vécu. Maestra s'était débrouillée toute seule. Dans son salon, un Matisse était accroché au-dessus de la cheminée, une huile représentant un gigantesque nu bleu allongé, les bras et les jambes écartés formant des angles, sur un divan de harem bariolé. Switters était pratiquement sûr qu'il était authentique.

Il la trouva dans la bibliothèque, trônant devant un ordinateur. Une bonne partie de l'espace était encombrée d'appareils électroniques deux fois plus nombreux que lors de sa dernière visite. Sa collection de grands classiques était désormais garée en double et même en triple file à un bout de la pièce, tandis qu'à l'autre bout se trouvaient deux ordinateurs, toute une panoplie de modems, d'imprimantes et de téléphones, une télévision de 100 cm à laquelle étaient reliés un tas de boîtes noires, un fax, ainsi qu'un casque avec lunettes – probablement un équipement de réalité virtuelle quelconque, pensa Switters.

— Maestra ! Déjà en train de surfer, si tôt le matin ?

— Ça bouchonne moins à cette heure-ci. Switters ! Tu es seul ?

— Évidemment. Qui oserais-je amener ici ?

Après avoir coupé sa connexion, elle pivota et lui fit face.

— Eh bien, j'ai tout de même intercepté un message dans lequel tu promettais à la petite Suzy de faire avec elle "tout le chemin jusqu'à la maison de grand-mère".

Son regard affectueux se durcit et se fit furieux.

Le rouge qui monta aux joues de Switters était si incandescent qu'il aurait pu louer son visage comme enseigne publicitaire pour de la bière. Il était dans une de ces situations, inhabituelles pour lui, où les mots lui manquaient.

— Ou est-ce que cette expression a une autre connotation pour toi? Hein? Un truc à propos duquel je ne serais pas au parfum? (Il y avait de l'ironie dans son sourire, et même un soupçon de méchanceté.) Après tout, tu as toujours eu le bon goût de ne pas utiliser le mot "grand-mère" en parlant de moi.

— Hmm, euh..., bégaya Switters. Suzy? Suzy est à Sacramento, bon sang, comment as-tu pu avoir accès à sa messagerie?

— Hé-hé! Simple comme bonjour. Un jeu d'enfant. Toi, plus que tout autre, tu devrais le savoir. (Le tranchant de son sourire s'adoucit quelque peu.) Allez, Switters. Viens embrasser ces vieilles joues toutes ridées. C'est un bonheur de te voir. Un bonheur relatif, mais un bonheur tout de même. Mmm. Eh ben. Alors, qu'est-ce que tu m'as apporté? Génial, tu sais que je raffole des chrysanthèmes. Et une superbe citrouille. Oui. Sacrément belle, ta citrouille.

Elle masquait mal sa déception devant ces cadeaux.

De la poche de sa veste, il tira un bracelet de bakélite dans les tons rose caramel.

— J'ai trouvé ça dans un magasin d'antiquités à Paris. Le type m'a affirmé qu'il avait appartenu à Joséphine Baker.

— Eh bien, maintenant, il est à moi! (Maestra avait un goût immodéré pour les bracelets, allant souvent jusqu'à en porter une dizaine à chacun de ses bras fluets.) C'est vraiment attentionné de ta part, Switters. Vraiment gentil. (Elle marqua une pause, ajoutant le bracelet au tas qu'elle avait déjà au poignet, et l'admira.) Mais ne t'imagines pas que tu peux t'en tirer comme ça, mon p'tit gars. Je crois que je n'ai pas besoin de te dire quel infâme dégénéré tu fais.

— Oh, dis-le-moi tout de même. Je ne me lasse pas de l'entendre. Ça me rend tout guilleret.

— Eh bien, tu es un infâme dégénéré. Un voyou, un vaurien, un pervers... Et n'aie pas l'air content de toi. Cette affaire avec la petite Suzy n'est pas drôle. C'est malsain. Et en plus, c'est passible de poursuites judiciaires. Tu as toujours été le plus irresponsable...

— Allons, allons. Comment peux-tu dire ça? Je suis un serviteur de l'État, dévoué et décoré, habilité à détenir des informations ultrasecrètes. Ce n'est pas tout à fait le CV d'un glandeur.

— Et je suis censée dormir sur mes deux oreilles sachant que c'est des gens comme toi qui gardent le poulailler? Je n'en reviens pas que tu aies pu conserver ce boulot.

— Plus de dix ans maintenant.

— Je n'en reviens pas qu'ils t'aient recruté, pour commencer.

— C'est grâce à ma mâchoire carrée et à mon air noble et tragique.

— C'est grâce à tes résultats à l'université.

Il y avait dans sa voix une irrésistible bouffée de fierté lorsqu'elle ajouta :

— Le directeur des études à Berkeley m'a affirmé personnellement qu'ils n'avaient jamais vu quelqu'un comme toi en cybernétique et en linguistique...

— N'oublie pas la poésie contemporaine. J'ai eu neuf heures de poésie contemporaine.

— Il a omis de le mentionner. Et le type du rugby, ce British basané, il a dit que tu étais le seul Américain qu'il avait entraîné qui comprenait vraiment le jeu.

— C'était pour te passer de la pommade. Nigel brûlait de désir pour toi. Tu le rendais dingue.

— Hé-hé! N'importe quoi. Je faisais déjà partie du troisième âge à cette époque-là. Le rugby est un sport barbare. Pire que le football. Mais, pas de doute, avec tes résultats, tu avais décroché la timbale.

— Les gènes, Maestra. Ces aptitudes, je les ai héritées de toi.

— Hé-hé! (La vieille dame ne put s'empêcher de sourire.) Tu étais intelligent dans certains domaines, mais je suis tout de même surprise qu'ils t'aient recruté compte tenu de tes activités extra-universitaires et de ta force morale plutôt déficiente.

— Il s'agit de travailler pour le gouvernement, Maestra. La moralité n'est pas vraiment un élément déterminant.

— Là, tu n'as pas tort, malheureusement. Alors, dans quel genre de grenouillage as-tu fourré ton nez pour le compte du service qui t'emploie, cette fois-ci? Qu'est-ce que tu mijotes? Qu'est-ce que tu fabriques à Seattle? Jusqu'à quand tu restes avec moi?

— Jusqu'à l'aurore aux doigts de rose.

— Demain? Non!

— Je m'envole pour l'Amérique du Sud demain à la première heure – mais je serai de retour en un clin d'œil. En fait, je suis censé prendre un congé de trente jours, mais le boss a insisté pour que je le reporte juste le temps de filer à Lima et de revenir. Je n'y passerai probablement qu'une nuit, je t'assure.

Il vit les paupières de Maestra se plisser derrière ses lunettes.

— Un assassinat?

— Je ne fais pas les effacements. Tu regardes trop la télé. La Compagnie a recruté un jeune type là-bas, très prometteur, un agent indigène, elle lui a offert une Honda toute neuve comme cadeau de bienvenue, et maintenant il veut faire marche arrière.

— Et tu vas lui résilier son contrat de manière définitive.

— Reviens sur terre. Je vais faire pression sur lui, essayer de le persuader de rester à bord.

— Pourquoi toi?

— Parce que nous avons la même formation, j'imagine. Il a obtenu un Master double à l'Université de Miami. Informatique et langues étrangères.

— Pas de poésie contemporaine? le taquina-t-elle.

— Il me semble que non, Maestra. Mais je parierais qu'il est capable de citer un vers ou deux de *Howl*.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire pendant tes vacances ?
Puis-je espérer une autre intrusion ?

— Absolument. Et un autre bracelet aussi. Dès que je serai rentré. Euh, je me disais que tu pourrais peut-être me laisser utiliser le petit chalet de Snoqualmie Pass une semaine ou deux. J'ai respiré trop de béton cette année. Toute cette magie noire qui monte des trottoirs de la ville. J'ai besoin de babiller avec un ruisseau ou deux, d'inhaler de la lumière d'étoiles, de faire ami-ami avec quelques arbres. Ensuite je ferai peut-être un saut à Sacramento en vitesse, pour faire plaisir à la famille.

— Et à Suzy ?

— Euh, eh bien, euh, il est très possible que Suzy soit là. Je crois qu'elle va au lycée.

— Bien sûr qu'elle va au lycée ! C'est une adolescente !

Maestra se tut et elle garda le silence si longtemps que Switters se demanda si elle ne s'était pas assoupie, comme cela arrive souvent avec les personnes âgées. C'était ça ou alors elle était vraiment très en colère. Il s'éclaircit la gorge. Puis il recommença. Plus fort, cette fois.

— L'Amérique du Sud, dit-elle brusquement.

— Oui.

— Chouette.

— Pas chouette. Non. L'Amérique du Sud n'a qu'un charme limité pour le cavalier des grandes plaines que tu as devant toi.

— J'imagine. Les escadrons de la mort, la pauvreté, la corruption, la destruction de la nature.

— Hmm, bon, oui, il y a tout ça. (Il se gratta, comme si penser à l'Amérique du Sud lui provoquait des démangeaisons.) Mais il y a aussi le fait qu'elle est fichrement trop... ardente.

Elle posa sur lui un regard interrogateur, mais quand elle ouvrit la bouche, ce ne fut pas pour lui demander ce qu'il entendait par "ardente", mais plutôt dans quel pays d'Amérique du Sud il allait, exactement.

— Au Pérou.



— Au Pérou. Oui. C'est bien ce que j'avais compris. Lima, au Pérou.

Il y eut encore un long silence, mais cette fois, il était sûr qu'elle ne s'égarait pas dans quelque ozone gériatrique. Ses yeux se plissèrent et s'illuminèrent en même temps, jusqu'à ressembler aux ouvertures par lesquelles les gouttelettes de Tabasco viennent au monde, et le *zinnng zinnng zinnng* des flèches synaptiques était pratiquement audible.

— Bon sang, finit-il par murmurer en secouant la tête. Si J. Robert Oppenheimer avait autant réfléchi, ce n'est pas la bombe A qu'il aurait inventée, mais le vidéo poker.

Maestra eut un sourire sardonique.

— Prouve-moi, dit-elle, que la galanterie a toujours droit de cité dans cette ville. (Dans un cliquetis de bracelets, elle lui tendit les deux mains.) Tu voudras bien m'excuser.

Switters fut tout surpris de constater à quel point elle était légère et frêle. Comparé à la chair dense de son esprit et de sa voix, son corps n'était qu'une coque vide. Pourtant, une fois qu'il l'eut aidée à se mettre debout, elle quitta la pièce plutôt vivement, s'aidant à peine de la canne d'acajou rustique qu'elle semblait exhiber principalement pour faire de l'effet. Il l'entendit racler les barreaux de la rampe avec sa canne tandis qu'elle montait l'escalier.



Après avoir jeté son imper sur un modem (en dessous, il portait un costume de tweed irlandais gris et un T-shirt rouge uni), il alla jusqu'à la fenêtre de la bibliothèque. La maison de Maestra était construite tout en haut des falaises du Magnolia District, ainsi nommé parce qu'un des premiers explorateurs, peu doué en botanique, avait pris les arbousiers américains qui y poussaient à profusion pour une espèce totalement différente qui orne des latitudes bien plus méridionales. Les falaises du Magnolia District donnaient sur les couloirs de navigation que suivaient toutes sortes de bateaux, des navires de guerre aux pétroliers, en passant par les petits bateaux nauséabonds



de pêche au saumon, pour aller du Pacifique aux quais de Seattle, empruntant le détroit de Juan de Fuca et le Puget Sound. Le second mari de Maestra avait été capitaine de la marine marchande et possédait des remorqueurs, et il aimait pouvoir surveiller les marées. Par un jour de bruine comme celui-là, le capitaine n'aurait pas vu grand-chose. L'eau et le ciel ressemblaient aux deux panneaux d'un même tableau noir, couverts d'un brouillard de craie. La nature avait effacé les phrases inscrites et les tables de multiplication, laissant place à une vue qui n'était qu'un pan privé de son orama.

Switters se détourna de ce vide brumeux et fit immédiatement face à son contraire, à savoir un objet aux contours bien nets et d'une couleur criarde. Il s'agissait de la citrouille, mais sa teinte orange était devenue si intense qu'elle semblait être soumise à une combustion spontanée, juste là, sur la table de la bibliothèque. Switters ne savait pas s'il devait attraper un extincteur ou bien s'agenouiller et se mettre à la vénérer. Cette chose était en flammes, et en plus elle tournoyait. Tout au moins, c'est ce qu'il lui sembla pendant une minute ou deux. Il cligna des paupières, se frotta les yeux. Et puis cela lui revint.

Il avait oublié la capsule d'ecstasy qu'il avait avalée. Elle commençait à faire effet, et pas qu'un peu. Sachant que 150 milligrammes de 3,4 méthylène-dioxy-méthylamphétamine, pour l'appeler par son vrai nom, ne provoquait pas d'hallucinations, il imagina que sa conscience du moment présent devait être considérablement accrue. Avec cette idée en tête, il tira une chaise et s'assit juste en face de la courge. Elle ne brûlait plus, mais elle était très jolie et très affectueuse, et Switters se sentit obligé de caresser ses courbes invitant à l'exploration manuelle.

— Nous cherchons la porte sur le côté de la citrouille, murmura-t-il, mais contrairement au carrosse de Cendrillon, elle n'est mue que par sa propre maturation lente. (D'où tout cela venait-il?) Les souris, l'attention détournée par l'éclat croquant du maïs, la laissent s'arrondir et se colorer d'orange : globe de continents perdus, tête sans visage, sa véritable



identité n'étant connue que du seul couteau d'Halloween et de certains adjoints de la police des tartes. Ô citrouille, vessie de squaw enceinte, lune résistante entre toutes, ballon de plage pour épouvantail, au nom des filles de fermiers en tous lieux, enlève ta cagoule et...

— Switters! (Maestra venait d'entrer dans la pièce, derrière lui.) Que diable es-tu en train de raconter à ce pauvre fruit? C'est ça, l'effet que produisent sur un individu neuf heures de poésie contemporaine?

— Ma reine. Vous voilà de retour.

— Mon Dieu, mon garçon! Mais qu'est-ce que tu as dans la citrouille? Est-ce que tu serais devenu complètement givré?

Il lui sourit gentiment. D'un air timide, il examina ses baskets blanches.

— Maestra, tu voudrais bien mettre un peu de musique? J'ai envie de danser.

— Au diable la musique. Sailor Boy et moi avons besoin de toute ton attention.

C'est à ce moment-là qu'il remarqua le perroquet.



Comment sa grand-mère si fragile avait pu aller chercher la cage de Sailor dans son salon à l'étage restait un mystère pour Switters. De construction légère, en osier et fil de cuivre, elle n'en était pas moins spacieuse pour une cage à oiseaux, et elle pesait probablement son poids. Maestra, qui était normalement une sceptique, était maintenant convaincue que les pyramides possèdent le pouvoir de revivifier et de conserver le tissu organique, que ce soit celui d'une pomme qu'on vient de cueillir ou celui d'un oiseau entièrement couvert de plumes, et, encouragée par un article paru sur ce sujet dans un magazine scientifique de bonne réputation, elle avait demandé à un artisan (cela faisait longtemps déjà) de construire pour son perroquet une cage sur le modèle de la Grande Pyramide; toutefois, la question de savoir si sa forme géométrique augmentait ou diminuait son poids total n'avait jamais été prise



en considération. De même, son impact sur l'état général de Sailor Boy restait à démontrer, même si personne ne pouvait nier que le brillant de son plumage semblait être un gage de bonne santé.

— Je n'ignore pas ton antipathie pour les animaux, dit-elle.

— Mais c'est pure calomnie, Maestra. Toutes les créatures de Dieu me sont chères, qu'elles soient grandes ou petites.

C'était l'ecstasy qui s'exprimait. Qui souriait, aussi.

— D'accord. Les animaux familiers, alors. Je sais de source sûre, à savoir toi-même, que tu n'aimes pas les animaux familiers. Qu'est-ce que c'est que ce comportement loufoque ?

Il se gratta la mâchoire d'un air pensif.

— C'est les cages que je n'aime pas. Les cages, les laisses, les entraves et les attaches. C'est l'appropriation que je n'aime pas. Je comprends qu'un animal familier puisse être d'un certain réconfort pour quelqu'un comme toi, mais la domestication réduit l'âme d'une bête. Si Dieu avait voulu que les animaux vivent à l'intérieur, il leur aurait octroyé des hypothèques de second rang.

— C'est la nature sauvage qui te plaît.

— Eh bien, parfois la nature a tendance à aller un peu trop loin, elle n'y va pas avec le dos de la cuillère avec ce qui rampe et glisse, ce qui est visqueux, siffle, pique et se reproduit sans cesse. Mais globalement, oui, j'ai plus d'estime pour la créature qui renifle sa proie que pour celle qui renifle mon entrejambe, celle qui chie dans l'herbe aux éléphants plutôt que celle qui chie dans ma cuisine.

— Ta formulation manque de délicatesse, mais le sens en est parfaitement clair. Les animaux, tu les préfères sauvages et libres. C'est bien. C'est même très bien.

— C'est vrai, c'est bien, Maestra ?

Il s'était exprimé comme un enfant tout fier d'être félicité pour avoir accompli quelque chose d'insignifiant mais qui lui tenait à cœur.



— Oui, c'est sacrément bien, parce que cela signifie que tu es philosophiquement tout disposé à entreprendre la petite mission que je vais te confier.

Switters cligna des yeux. Il se trouvait dans un état de bienveillance béate provoquée par l'influence de la drogue sur son système nerveux, un état caractérisé par un ego ramolli, une anxiété évanouie et une confiance accrue, mais malgré tout cela, il avait la sensation qu'il était en train de se faire rouler.

En fait, ce que sa grand-mère voulait, c'était qu'il emmène Sailor le perroquet en Amérique du Sud et qu'il le libère dans la jungle. En raison de son âge avancé, elle songeait à l'inévitable, et s'il restait au perroquet une espérance de vie certainement supérieure à celle de Maestra, il n'était tout de même plus de la première jeunesse. Elle souhaitait que son animal de compagnie passe les dernières années de sa vie à voler en liberté dans la forêt qui l'avait vu naître.

— Mais, mais, euh..., bafouilla Switters, aussi loin que je m'en souviens, tu as toujours eu Sailor avec toi...

— Trente-quatre, trente-cinq ans. Et il avait déjà au moins cet âge quand je l'ai acheté.

— Ça doit être ça. J'ai trente-six ans. Alors, pourquoi après tout ce temps... ?

— Ne joue pas au crétin. Tu sais parfaitement pourquoi. Je me suis toujours imaginé qu'il avait la belle vie, mais peut-être que ce n'était qu'une supposition égoïste. Je veux dire, il est derrière des barreaux, hein ? Je ne sais pas si tu te souviens, avant il était en liberté dans la maison, mais ces dernières années, il s'est mis à déchirer les tentures avec son bec et à commettre des dégâts et à faire des tas de bêtises. Sa personnalité s'est modifiée. C'est toi qui as dit que tous les animaux de compagnie finissaient par devenir névrosés par anthropomorphisme. C'est bien ça ? Quoi qu'il en soit, j'ai été obligée de l'enfermer. Tu ne peux pas savoir à quel point je me suis sentie coupable. Et c'est donc autant pour ma conscience que pour son "âme réduite" que je te demande de le remettre en liberté.



— Mais... mais je croyais que Sailor venait du Brésil. C'est un perroquet brésilien. Moi je vais au Pérou.

— Arrête de me parler comme si j'étais sénile. Le Brésil ou le Pérou... la jungle amazonienne, c'est la jungle amazonienne. Les oiseaux et les animaux ne tiennent pas compte des frontières. Ils ne sont pas si bêtes...

— D'accord, mais je ne vais pas dans la jungle amazonienne. Je vais à Lima. (Sa voix était floue, assourdie par une fausse nonchalance.) Lima est située sur la côte. Tout autour, c'est le désert. L'Amazonie est à des centaines de kilomètres. (Il se tourna vers la cage. Sailor était occupé à arracher des grains d'une grappe de raisin, mais il avait la tête inclinée sur le côté et son œil luisant était braqué sur Switters, comme s'il pouvait déceler son état anormal.) Désolé, mon p'tit zoziau, mon p'tit pote, mais si tu espères rentrer à tire d'aile chez toi, dans la forêt d'émeraude, va falloir échanger tous les Miles que tu as accumulés.

Cela ne fit pas rire Maestra, mais cela ne la découragea pas non plus.

— Ce ton me déçoit, dit-elle. (Les pupilles des féroces yeux verts hypnotiques de Switters, mentionnés ci-dessus, étaient tellement dilatées qu'elles faisaient penser aux brûleurs de gazinière dans une maison de poupée. Maestra y plongea son regard sans appréhension.) Un petit détour en vitesse, c'est tout ce que je demande. Ça va peut-être agrandir le trou d'épingle dans la carte de ton voyage, mais il va falloir que tu le fasses pour moi.

— Ah non. Non, non et non. Ça va me prendre trop de temps. Si je n'ai pas quitté l'Amérique du Sud en moins de quarante-huit heures, je vais devoir renoncer à toute prétention concernant mon bonheur futur. Je ne peux pas, Maestra. C'est un supplice, tu ne peux pas me demander ça.

Elle frappa dans ses mains couvertes de taches de vieillesse, produisant un *pan!* si sonore que le perroquet sursauta et battit des ailes.

— Alors, je ne te le demande plus. J'insiste.

Switters sourit. En cet instant précis, il aimait le monde entier, y compris l'Amérique du Sud et une vieille dame exigeante, mais il n'allait tout de même pas se laisser manipuler.

— Tu oublies que je suis le seul membre de la famille que tu n'as jamais pu intimider ni contrôler. C'est pour cela que tu m'adores. Alors, tu ferais aussi bien de...

— Hé-hé! La raison pour laquelle je te tolère, si tant est que je te tolère, c'est que tu es le seul d'entre nous à avoir encore plus d'un tour dans ton sac. Dans le cas présent, j'ai bien peur que ce soit justement ces mêmes tours qui te mènent à ta perte. (Elle marqua une pause pour ménager son effet théâtral.) Tu vois, mon p'tit gars, il se trouve que j'ai dans un dossier chacun des e-mails compromettants que tu as envoyés à Suzy au cours des six derniers mois.

— Non, tu mens! laissa-t-il échapper, bien qu'il sût au fond de lui qu'elle ne bluffait pas.

— Tu paries? (Elle alla droit au plus vieux et plus petit de ses deux ordinateurs, le Mac Performa 6115, et en quelques instants elle en sortit un texte.) Très bien, celui-ci est daté du 30 septembre. Hmm. Ça dit, je cite: "Je brûle de saluer ton delta comme un coq salue l'aube naissante."

— Oh, Dieu du ciel!

Rougissant, il se laissa tomber dans son fauteuil et se mit à chanter tout doucement *Send in the Clowns*.



Au cours de la discussion qui suivit, le mot *chantage* franchit plusieurs fois les lèvres de Switters. Il le dit sans rancœur, elle répondit sans sentiment de culpabilité.

— Je ne peux pas croire que ma propre grand-mère s'abaisse à faire du chantage.

Il secoua ses boucles blond foncé. Il n'en revenait pas.

— Personne d'autre ne le croira non plus. Mais ils seront bien obligés de se rendre à l'évidence devant cet e-mail sordide que tu as envoyé à Suzy. Je te le demande à nouveau: Veux-tu

que ces messages soient lus par ta mère et ton beau-père? Par tes supérieurs en Virginie? Réfléchis bien.

— Honte à toi, Maestra... me faire chanter. Sans vouloir faire de jeu de mots.

— C'est pour la bonne cause. Ne le prends pas mal. Et puis tu sais, je songe sérieusement à revoir mon testament. Il est probable que le Sierra Club ne saurait quoi faire du petit chalet de Snoqualmie, alors j'envisage, je dis bien j'envisage, de te le laisser.

— Je...

— Chut. Écoute-moi simplement. Le Matisse, là, dont tu es complètement dingue. Pour l'instant, il est destiné à l'Art Museum de Seattle, mais je pourrais me laisser convaincre de faire en sorte qu'il reste dans la famille. Si mon cœur retrouvait la paix avec la remise en liberté de Sailor.

— Le chantage n'était pas assez odieux. Tu y ajoutes maintenant la corruption.

— Eh oui. Les deux C, comme toujours. On n'a jamais fait mieux.

— Tu as compris dès le début que la seule corruption ne marcherait pas.

— Le matérialisme est l'un des rares vices que tu n'as pas. Mais, même toi, tu as au fond du cœur un instinct de préservation qui fait toc-toc.

Il fit une dernière tentative pour échapper à son sort.

— Tu n'es pas une grande voyageuse, Maestra, et peut-être que cela ne t'est pas venu à l'esprit, mais on ne peut pas aller comme ça d'un pays à l'autre avec un animal vivant. En matière de quarantaine pour les animaux de compagnie, les lois sont très strictes un peu partout. Je suis prêt à parier que le Pérou...

— Switters! Tu es un agent de la CIA, nom de Dieu! Je suis sûre que tu as les moyens de faire passer n'importe quoi au nez et à la barbe des douaniers les plus rigoureux. Tu m'as toi-même dit une fois que c'était comme la valise diplomatique, mais en mieux.



Vaincu, il s'affala davantage dans son fauteuil. Dans cette position, ses yeux se trouvaient au niveau de la citrouille, et il imagina qu'il pouvait détecter les pépins à l'intérieur en train de tourner comme les étoiles d'une galaxie ou comme des abeilles dans une ruche.



Manifestement contente d'elle, Maestra s'approcha de lui en se rengorgeant et en faisant cliqueter tous ses bracelets, et elle lui donna un gentil coup dans la nuque du bout de sa canne.

— Assieds-toi droit, mon garçon. Tu ne veux pas ressembler à Quasimodo quand tu seras plus grand ? (D'un endroit indéterminé de son kimono de brocart, elle sortit une feuille de papier rose froissée et pliée en trois.) Toute cette histoire de corruption et de chantage m'a ouvert l'appétit. On va déjeuner. (Elle flanqua le dépliant usagé ainsi qu'un téléphone sans fil sur la table entre lui et la citrouille.) Il y a un nouveau restaurant thaïlandais qui s'est ouvert au centre commercial de Magnolia. Tu veux pas nous commander quelque chose ? Après cinq ans passés à Bangkok, tu devrais avoir un minimum de compétences.

Il aurait dû avoir faim (à part une pinte de Redhook au marché de Pike Place, il n'avait pas pris de petit déjeuner), tout comme il aurait dû être furieux contre Maestra, mais ce n'était pas le cas grâce à l'ecstasy.

— Comme des astronautes sous sédatifs conservant leur énergie pour les inimaginables rencontres qui les attendent, les pépins de citrouille restent en suspens dans leur tissu spongieux.

Ce sont les mots mêmes qu'il murmura, mais elle n'y prêta heureusement aucune attention, s'étant déjà déplacée jusqu'à la pyramide pour parler au perroquet. Contrairement à ces vieilles dames qui roucoulaient un charabia de bébé à leur oiseau, Maestra s'adressait à Sailor exactement comme à tout le monde, c'est-à-dire dans un langage tout à fait normal et



même, à l'occasion, imagé, avec une éloquence marquée par l'ironie et l'autodérision qui, dans une certaine mesure (et bien qu'il eût pu le nier), avait influencé Switters dans sa manière de s'exprimer. (Quant au perroquet, les rares fois où il parlait, il ne prononçait qu'une seule phrase, toujours la même. "*Peep! of zee wur! relax!*", voilà ce qu'il disait, comme s'il donnait un conseil plein de sagesse avec un accent espagnol éraillé.)

Ne voyant aucune échappatoire et s'efforçant de faire plaisir, Switters étudia le menu et prit le téléphone. Tandis qu'il commandait des plats tels que *tom kah pug* et *pak tud tak*, des noms qui faisaient toujours penser à une personne avec un bec-de-lièvre suppliant qu'on lui donne de la pâte à tarte, il ne se sentait guère dérouté par les difficiles tonalités du thaï. En fait, le serveur le prit pour un compatriote, jusqu'à ce que Switters lui explique qu'en dépit de son accent irréprochable, il ne savait pas vraiment parler cette langue qui, selon toute probabilité, avait été inventée par les ancêtres asiatiques d'Elmer, le chasseur qui court après Bugs Bunny.

Moins de trente minutes plus tard, des boîtes de nourriture aromatique et fumante se trouvaient empilées sur la table de la bibliothèque. Des bouffées de citronnelle, de purée de piment rouge et de lait de coco donnaient quelque couleur à la vieille pièce envahie par la technologie.

Après quatre ou cinq bouchées torrides de *pla lard prik*, Maestra s'assoupit dans son fauteuil pivotant et ne se réveilla que plusieurs heures plus tard.

Switters n'avalait pas une seule miette, mais il dansa seul devant la platine laser jusqu'à tard dans cet après-midi de grisaille.

LE LENDEMAIN MATIN, il s'envolait pour le Pérou. D'abord Los Angeles sur Alaska Airlines, puis le vol de 13 heures jusqu'à Lima sur LAN-Chile, avec une escale à Mexico tout juste suffisante pour lui permettre de téléphoner à un professeur de philologie anticonformiste qu'il connaissait dans cette ville.

Une fois le perroquet en sécurité dans la section pressurisée de la soute à bagages que les compagnies aériennes réservent pour les animaux de compagnie de leurs passagers, le départ se passa sans problèmes. Ce qui était fort heureux, car les effets de l'ecstasy l'avaient passablement fatigué. Calé dans son fauteuil de classe affaires, un Bloody Mary sur son plateau, il commençait à se sentir apaisé, sinon carrément enjoué, au sujet des contraintes du futur immédiat. En toute honnêteté, il lui fallait admettre que la mission imposée par son astucieuse grand-mère était potentiellement bien moins ennuyeuse que la tâche idiote que Langley lui avait assignée. Non pas que cette mission ne lui causerait aucun dérangement, mais elle présentait au moins l'avantage d'être un dérangement qui sortait de l'ordinaire, une sorte de parenthèse. Ce n'était pas deux jours de plus en Amérique du Sud qui allaient empoisonner tous les têtards dans son fossé de drainage. Il survivrait.

Certes, incontestablement, il allait devoir endurer un petit voyage supplémentaire beaucoup trop... ardent dans la jungle amazonienne, avec tout ce que cela comportait de moiteur, d'insectes et de pluie. Mais le film diffusé pendant le vol, c'était encore autre chose.